

Voici ce que dit Auguste VIERSET dans ***Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*** en date du

20 août 1914

Sont-ils là ? Est-il vrai qu'aujourd'hui des troupes allemandes doivent défiler en vainqueur dans les rues de Bruxelles ? L'obsédante question me harcèle au saut du lit. Malgré les certitudes reçues et les mesures suprêmes prises d'urgence hier soir, je me refuse encore à croire à l'évidence.

J'ouvre ma fenêtre. Un soleil masqué par moment du glissement mol de nuages gris égaie le matin bruissant de gazouillis que perce le sifflement d'un merle. Dans le jardinet encore fleuri d'hortensias, de géraniums, de roses rouges, de capucines, une « *gloire de Dijon* » dominant la crête du mur épanouit la grâce de ses corolles ivoirines.

Se peut-il vraiment que là-bas, dans les bruyères d'Ardenne et de Campine, autour des gros bourgs brabançons, sous ce même soleil qui boit la rosée de mes fleurs, des hommes se battent, des mitrailleuses crépitent, des charges de cavalerie s'entre-choquent ? Il semble que cette horreur de sang, de massacres, d'incendies, d'odieuses brutalités ne soit qu'un cauchemar épouvantable qui va se dissiper au souffle de ce frais matin ...

Un vrombissement de moteur me fait lever la tête. Dans le ciel redevenu bleu, un « *Taube* » allemand plane, avant-coureur de l'invasion. Hélas ! non, ce n'est pas un rêve !

Quand j'arrive à l'hôtel de ville, j'apprends que le bourgmestre, en ce moment à la permanence de police, va bientôt se rendre à la rencontre des troupes ennemies.

Le général von Bülow lui a, en effet, adressé la lettre suivante (1) :

Le 19 août 1914.

Aux autorités de la Ville de Bruxelles.

Le 20 août les troupes allemandes en avançant vers la France entreront dans la ville de Bruxelles. A multiples reprises, les habitants ont attaqué en des lieux ouverts nos soldats d'une façon traître et défiant le droit des gens. Je mets donc très sérieusement en garde la population de Bruxelles contre un renouvellement de pareils méfaits odieux.

Si en dépit de la présente admonition dictée par le sentiment d'humanité nos troupes rencontraient de la résistance de la part des bourgeois, ou même si on leur manifestait une hostilité quelconque, j'agirais sans miséricorde pour protéger la sécurité des troupes qui me sont confiées et je mettrais la ville de Bruxelles à ras de sol. La responsabilité de cette mesure retomberait alors sur les autorités de la ville.

Pour me garantir la bonne conduite de la population bruxelloise, le bourgmestre de Bruxelles, le Conseil communal et cent notables de votre ville devront se

présenter demain à 10 heures du matin à l'issue orientale de Bruxelles, à un endroit que le parlementaire désignera.

Ces Messieurs seront provisoirement retenus à la disposition de mon commandement.

Le général commandant en chef,
VON BULOW

On devine l'émotion qu'eût produite dans le public la nouvelle de cette demande d'otages si contraire aux lois de la guerre concernant les villes ouvertes. Mais personne ne connaît la teneur ni même l'envoi de la missive de von Bülow ; et le départ en auto du bourgmestre et de quelques membres du Collège passe inaperçu.

La rencontre entre la délégation communale et le plénipotentiaire allemand a eu lieu place Dailly, près de la Caserne des carabiniers où se sont retirés les négociateurs.

Peu après une foule énorme encombre les abords de la place, et se masse le long de l'itinéraire que va suivre l'armée prussienne. Les négociations sont longues, et la matinée l'achève dans une nerveuse attente.

* * *

A 2 heures les représentants de la ville se sont rencontrés, place Dailly, avec le général commandant le IV^{ème} corps d'armée.

Après un salut, le général s'étant avancé, main tendue, vers le bourgmestre, celui-ci, en des termes d'une dignité parfaite, a déclaré ne pouvoir

accepter cette étreinte.

« Vous devriez comprendre, Monsieur, quels sont les sentiments que j'éprouve en ce moment. Je ne puis accepter de vous serrer la main. »

Le général se contenta de répondre par un signe de tête. Une entrevue très courte s'en est suivie qui a abouti à la ratification du procès-verbal suivant :

« L'an 1914, le 20 août, dans la matinée, des troupes allemandes se dirigeant vers Bruxelles, le bourgmestre de la ville, M. Adolphe Max, s'est porté au-devant d'elles en parlementaire sous l'égide du drapeau blanc et accompagné de MM. les échevins Steens et Jacquain et de M. Maurice Vauthier, secrétaire communal.

Ces Messieurs se sont rencontrés avec M. le capitaine Kriegsheim, représentant le général commandant le IV^{ème} corps d'armée.

Le bourgmestre a demandé aux troupes allemandes de renoncer à pénétrer sur le territoire de la ville. Il a prié le commandant desdites troupes de l'autoriser à télégraphier en ce sens à S. M. l'empereur allemand.

Le capitaine Kriegsheim ayant pris note de cette requête a reçu le texte de la dépêche qui lui a été remise par M. le bourgmestre. Le capitaine a ensuite fait connaître qu'au nom du général dont il était mandataire, il requérait les communes de l'agglomération bruxelloise de fournir pour l'entretien des troupes allemandes se disposant à traverser Bruxelles ou à y séjourner :

Les 20 et 21 août à 7 heures du soir : 18.000 kg de pain ; 10.000 kg de viande fraîche ; 6.000 kg de riz ou

de légumes (fèves, etc., 100 kg de riz pouvant être remplacés par 500 kg de pommes de terre) ; 600 kg de café brûlé ; 100 kg de sel ; 10.000 kg de sucre ; 72.000 kg d'avoine ; 600 kg de cacao.

Ces prestations sont à remettre à la gare de l'allée Verte.

M. le capitaine Kriegsheim a requis également en sa dite qualité, pour l'entretien des troupes allemandes, les prestations ci-après, à fournir dans chacun des locaux suivants : gare de l'allée Verte, gare de Tour et Taxis, abattoir de Cureghem.

Le **21 août** : 30.000 kg de pain ; 5.000 kg de viande fumée ; 17.000 kg de bétail vivant ; 10.000 kg de riz ou de légumes (fèves, etc.) ; 1.400 kg de café ; 1.700 kg de sel ; 120.000 kg d'avoine ; 170 kg de thé ; 1.700 kg de sucre ; 700 kg de cacao ; 10.000 litres de vin.

Le **22 août** : 20.000 kg de pain et 20.000 kg de farine ; les mêmes quantités que les jours précédents pour les autres denrées.

Le **23 août** : 30.000 kg de farine ; les mêmes quantités que les jours précédents pour les autres denrées.

Le requérant a déclaré que si les vivres mentionnés ci-dessus n'étaient pas fournis en nature, la ville de Bruxelles et les communes de l'agglomération seraient tenues d'en payer la double valeur sur la base du prix du marché.

Le capitaine Kriegsheim a requis d'autre part la ville de Bruxelles et les communes de l'agglomération de payer à titre de contribution de guerre, dans les trois jours, une somme de 50 millions de francs en or, argent ou billets de banque, la province de Brabant ayant à payer pour le surplus, à titre de contribution de guerre,

une somme de 450 millions de francs, somme pouvant être payée en traites au plus tard le 1^{er} septembre 1914.

Le bourgmestre de Bruxelles, protestant contre la violence qui lui était faite, a déclaré qu'il ne cédera qu'à la contrainte.

Le capitaine Kriegsheim, en sa dite qualité, ayant prié le Collège des bourgmestre et échevins de rester en fonctions, M. le bourgmestre a déclaré que les autorités communales feraient ce qui dépendrait d'elles en vue de garantir la sécurité des troupes allemandes traversant Bruxelles ou y séjournant. Il a fait connaître son intention de siéger en permanence à l'Hôtel de Ville pour veiller à la bonne marche des services.

M. le capitaine Kriegsheim a communiqué qu'il avait reçu mandat de retenir provisoirement à la disposition du commandant allemand, pour garantir la bonne conduite de la population bruxelloise, le bourgmestre de Bruxelles, le Conseil communal et cent notables de la ville.

Après un échange de vues à ce sujet, il a spontanément renoncé à cette exigence, sous réserve de ratification de son mandat.

Le même jour, à 2 heures de relevée, les représentants de la ville de Bruxelles se sont rencontrés avec M. le général commandant le IV^{ème} corps d'armée allemand, lequel leur a fait connaître qu'il ratifiait les réquisitions et déclarations faites en son nom par M. le capitaine Kriegsheim.

Après qu'il eut pris acte des protestations des représentants de la ville de Bruxelles, il a donné ordre à ses troupes de traverser la ville en suivant un itinéraire annoncé, une garnison devant être maintenue dans la ville pendant le temps nécessaire au passage des

troupes.

Fait en double à Bruxelles, le 20 août 1914. »
Adolphe MAX, KRIEGSHEIM
Bourgmestre de la ville Hauptmann im Generalstabe der
de Bruxelles. IV Armee Korps

* * *

A l'hôtel de ville, vers 2 h30, première alerte. On voit apparaître trois officiers allemands. C'est le capitaine Kriegsheim, accompagné de deux collègues, qui vient s'aboucher avec M. l'échevin Lemonnier pour lui remettre les bons de réquisition de vivres. Il va falloir, dure nécessité, abandonner aux vainqueurs une bonne partie des stocks emmagasinés pour mettre la capitale à l'abri de la famine.

Vers 3 heures, un bruit de fifres et de tambours retentit : et de la rue de la Colline l'infanterie allemande, en tenue grise de campagne et le casque à pointe houssé de toile, débouche sur la Grand'Place absolument déserte, que la police a préalablement déblayée ainsi que les rues adjacentes.

Ah ! le douloureux pincement de coeur à l'apparition des Prussiens dans ce décor évocatif de notre fière autonomie communale, tout emplie de la gloire des 'T Serclaes, des Egmont, des de Horne, des Anneessens, tout vibrant encore de tant de manifestations patriotiques et dans lequel se déroulaient, il y a quatre ans, les fêtes de réception de l'empereur Guillaume.

Aujourd'hui, ce sont ses soldats qui foulent en envahisseurs le sol de notre forum. Dans le silence funèbre de la place, le sourd piétinement des bottes sur le pavé semble me marteler la poitrine, et l'ironie aiguë des fifres me vrille l'âme, à en crier.

Les compagnies défilent d'un pas lourd, mal cadencé, s'alignent devant le palais communal. Le cheval d'un major s'abat, désarçonnant son cavalier. La troupe exécute la parade-*marsch*, puis des uhlands apparaissent par rangs de quatre, montant des bêtes superbes parmi lesquelles se remarque la robe claire de gris-pommelés.

Un cheval glisse sur son arrière-train et se renverse ; un autre, un autre, un autre encore. On dirait que le pavé se refuse à supporter ces terroristes des campagnes, ces semeurs d'épouvante que nos petits carabiniers dispersaient si aisément, il y a quelques jours encore.

Puis voici le charroi des fourgons, des cuisines de campagne, des chariots aux bâches brunes ...

Je quitte ce spectacle que j'ai contemplé derrière l'une des fenêtres de la salle des mariages. Comme je traverse le palier de l'escalier d'honneur, un bruit d'autos emplit la cour. M. Max, les échevins, l'état-major allemand mettent pied à terre, et se dirigent vers le cabinet du bourgmestre. J'entrevois un instant le général-major von Jarotsky, petit, trapu, moustache en brosse, qui suit le maieur à grands pas, torse incliné, le poing au

fourreau du sabre.

En un instant, tout l'hôtel de ville est sens dessus dessous. La cour est envahie d'autos et de soldats, des officiers parcourent les salles, les antichambres, les couloirs ; on apporte des sacs, des malles, des valises.

La porte faisant communiquer mon bureau à la salle gothique s'ouvre. Le général apparaît, salue et me dit :

- *J'ai tout vu. Nous coucherons dans cette salle. Faites installer six lits, avec mobilier, et une grande table pour le dîner.*
- *Qu'on fasse apporter également un lit pour moi – me dit alors le bourgmestre –. Je coucherai ici. Dites au maître d'hôtel qui s'occupe du dîner de ces messieurs de venir prendre mes ordres. Je ne veux pas – ajoute-t-il comme le général s'éloignait –, leur abandonner l'hôtel de ville.*

Et voilà ce qui, deux heures plus tard, devait donner lieu à la légende d'après laquelle M. Max était prisonnier des Allemands.

Prisonnier, chacun de nous le fut pendant quelque temps. Des sentinelles gardaient les issues du palais communal et en interdisaient l'entrée ou la sortie. Il fallut confectionner à la hâte, pour le personnel, des laissez-passer qu'un jeune officier estampillait du sceau du régiment.

Sur le palier de l'escalier d'honneur, encombré de tables où, la veille encore, siégeaient les dames

volontairement chargées du service des secours aux familles des militaires sous les drapeaux, des sous-officiers rédigent des rapports, transmettent des ordres.

Dans la matinée une caisse, expédiée d'Anvers à un libraire de Bruxelles il y a quelques semaines, avait été déposée à l'hôtel de ville à l'adresse du général. Dès qu'elle fut déclouée un tas de plans, de la collection « *Cito* » s'en échappa: petits plans de Bruxelles, d'Anvers, de Rotterdam, rédigés en français, flamand, anglais, allemand, d'une teinte rose uniforme et portant la mention : « *1^{ère} édition, 1914* ». De gros traits noirs entouraient l'emplacement des gares, des casernes, des hôpitaux, des abattoirs, de l'hôtel de ville, de l'hôtel des postes, du palais de justice et de tous les bâtiments que l'ennemi devait occuper militairement dès son entrée en ville.

M. le bourgmestre, avisé, a fait mettre en sûreté quelques exemplaires de ces plans, **preuves évidentes de la préméditation de l'invasion de la Belgique** – et même de la Hollande – ainsi que le couvercle de la caisse portant encore l'adresse du destinataire et les étiquettes d'envoi de la gare d'expédition.

* * *

Le général avait établi son bureau dans l'antichambre, dont la nouvelle destination était indiquée par une feuille de papier collée sur le panneau extérieur de la porte, avec le mot :

«Gouvernement».

De temps en temps la voix rude du général tonnait violemment. Il vint jeter un coup d'œil dans la salle gothique, m'aperçut :

- *Les lits ne sont pas encore ici ?*
- *On est allé en réquisitionner dans un hôtel des environs.*
- *C'est dommage. Il fallait faire monter ici les lits de l'ambulance. C'est tout ce qu'il nous fallait.*

Je me gardai de lui répondre que je ne désirais nullement désaffecter l'ambulance et priver ainsi éventuellement notre superbe hôtel de ville de la protection de la Croix-Rouge.

Je quittai le cabinet vers 7 heures, pendant qu'on achevait d'aménager la salle gothique en chambre à coucher et d'y dresser la table pour le dîner de l'état-major. Le bourgmestre avait fait installer son lit dans la salle du Collège.

* * *

Dans la soirée le flux des troupes allemandes n'a cessé de se déverser en ville. Je les ai vues défiler pendant des heures avenue Milcamps, avec leurs mitrailleuses, leurs fourgons, leurs camions automobiles et leurs cuisines de campagne dont les fourneaux allumés projetaient sur le sol leurs mouvants reflets, et dont l'avant-train abritait sous une bâche des quartiers de viande ou quelque cochon somnolent.

Place de Jamblinne de Meux, devant le square, un régiment a fait halte, mis les fusils en

faisceaux et, en attendant la soupe, s'est mis à chanter le *Heil dir im Siegenkranz, die Wacht am Rhein*, et un troisième chœur d'une impression prenante. Quelques soldats, harassés, s'étaient allongés sur le pavé. D'autres bavardaient parmi des groupes de civils, disant qu'ils venaient de Leipzig et qu'ils **étaient en route depuis le 22 juillet (!)**.

* * *

Une autre conséquence de l'occupation de la capitale par les troupes germaniques est la disparition des journaux. Jeudi vers 5 heures, sur le désir du bourgmestre, M. l'échevin Jacqumain s'est rendu dans les divers bureaux de rédaction pour demander que les journaux cessent de paraître plutôt que d'enregistrer l'entrée de l'ennemi à Bruxelles et de subir la censure allemande.

Deux, pourtant, ont paru ce matin, ce sont des feuilles catholiques annonçant la mort de Pie X. Mais cette nouvelle, créée aux abords du Passage Saint-Hubert, et qui en d'autres temps eût fait sensation, laisse aujourd'hui le public indifférent.

La foule badaude, et, tranchons le mot, peu digne, n'a d'yeux que pour les factionnaires allemands qui gardent la rue de la Colline, la rue des Harengs, la rue Chair-et-Pain et toutes les voies d'accès à la Grand'Place.

C'est une curiosité obsédante, indiscreète et

niaise qui immobilise les groupes, provoque des rassemblements devant le débit de tabac où est entré quelque lourd Poméranien.

La Grand'Place – où l'on ne peut pénétrer qu'après avoir exhibé le carton timbré du «*stempel*» officiel – semble une immense cour de caserne, avec ses fourgons, ses faisceaux d'armes, ses rangées de soldats assis sur leurs sacs roux.

A la façade de l'hôtel de ville, à l'angle de l'aile droite, le drapeau allemand fait pendant au drapeau belge, hissé à gauche, tandis qu'à la tour se déploie encore l'étendard rouge et vert de la ville.

C'est un nouveau succès diplomatique du bourgmestre qui, après avoir refusé de faire amener les drapeaux français et anglais, a obtenu que les couleurs nationales continuent de flotter, avec celles de Bruxelles, à la façade du palais communal.

(1) Il résulte d'une déclaration du bourgmestre Max lui-même qu'il n'a jamais reçu cette lettre. Il en ignorait encore l'existence en 1920 quand je la lui ai révélée.

Notes de Bernard GOORDEN.

Rappelons qu'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in **La Nación** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDA DANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADAN O%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad * de Bélgica* (20-25) » (in **La Nación** ; 07-12/12/1914) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Vous trouverez aussi ce que dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans **La Belgique violée** (*éphémérides de l'invasion*) pour le daté du 20 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans *La Belgique pendant la guerre (journal d'un diplomate américain)*, à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Voyez ce qu'en disent, à partir du 20 août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 1 : 1914-1915). *L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge de 1914* (Paris, Perrin et Cie ; 1919, 327 pages) de Paul **CROKAERT** et, en particulier son chapitre IX, « *Liège nous sauva* » (pages 92-96)
<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20OIMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%202%20>

[CHAPITRE%209.pdf](#)

Tous ces documents sont accessibles via
<https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>